

LA GUERRE SOCIALE

Si Dieu existait, il faudrait
l'abolir
BAKOUNINE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Notre ennemi, c'est notre
maître
LA FONTAINE

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS

Abonnements :

BELGIQUE	
Trois mois	0.40
Six mois	0.80
Un an	1.50

ADMINISTRATION : rue Gillon, 64

BRUXELLES

Abonnements :

EXTÉRIEUR	
Trois mois	0.60
Six mois	1.20
Un an	2.50

AVIS

Nous prévenons nos dépositaires de bien vouloir nous répondre à la lettre que nous leur avons envoyée.

Nous les prévenons que si nous ne recevons pas de réponse avant l'apparition du prochain numéro, l'envoi sera suspendu.

Les

Justiciers de Decazeville

Nous croyons inutile de refaire ici un tableau des événements qui viennent de se produire à Decazeville; les journaux, tant doctrinaires que révolutionnaires, en ont largement rendu compte et ce, sans désapprouver en quoi que ce soit l'acte de justice posé par nos

Il est à remarquer que les organes de la démagogie, qui ne manquent jamais une occasion de critiquer la propagande par le fait, préconisée par les groupes anarchistes, ont, encore une fois, approuvé hautement l'acte accompli; cela prouve une fois de plus que ce ne sont pas nos principes qui les éloignent de nous, mais que c'est leur manque de courage et d'abnégation qui les tient à distance de ceux qui ne craignent pas de jouer leur existence pour la défense de leurs droits et la propagation de leurs idées.

L'acte posé à Decazeville n'est pas un fait isolé. Dernièrement encore, pendant la grève à Pittsburg (Etats-Unis), les grévistes firent sauter à la dynamite cinq fabriques.

En Italie, pendant la grève des cochers, un officier, un sous-officier et plusieurs soldats payèrent de leur vie l'opposition qu'ils tentèrent de faire à la marche en avant du peuple irrité.

Tous ces faits nous démontrent que le temps est passé où les grèves se terminaient pacifiquement.

Toutes ces exécutions ne sont que des escarmouches préluant à la révolution finale.

Prenez garde, bourgeois, qui presurez le peuple et vous vautre dans la débauche avec le produit du travail des misérables!

Le jour est proche où la canaille, comme vous l'appellez, se soulèvera en masse pour vous écraser et, ce jour-là, ce peuple pour lequel vous avez été sans pitié sera à son tour

sans pitié et malheur à ceux qui tenteront de l'arrêter.

Et vous, travailleurs, qui vous laissez encore berné par les comédies parlementaires, relevez enfin la tête, écoutez la voix de vos frères tombant sur le champ de bataille en combattant pour tous, et suivez leur exemple!

Assez de faiblesse! Assez d'atermoiement! Finissons-en une bonne fois et marchons au combat au cri de : VIVE LA RÉVOLUTION SOCIALE!

Souscription

Pour prouver la solidarité qui unit les travailleurs, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, et notre approbation complète de l'acte de justice de Decazeville, nous ouvrons une souscription dans nos colonnes afin de venir en aide aux familles des citoyens arrêtés.

Nous faisons appel à tous ceux qui partagent notre manière de voir pour qu'ils y apportent leur obole.

Union des groupes anarchistes de Bruxelles	10,00
Excédent d'écot d'un groupe anarchiste . . .	1,27

Total de la première liste 11,27

Mot de Combat.

Qu'importe que ce soit un sabre, un goupillon, ou un parapluie qui vous gouverne, — c'est toujours un bâton, et je m'étonne que des hommes de progrès en soient à disputer sur le choix du gourdin qui leur doit chatouiller l'épaule, tandis qu'il serait beaucoup plus progressif et moins dispendieux de le casser et d'en jeter les morceaux à tous les diables.

M^{lle} de Maupin, mai 1834. *Théophile Gautier.*

Communisme et Anarchie

Le plus grand bien-être que le genre humain arrivera infailliblement un jour à avoir, est une situation où chacun trouvera celui-ci avec le moins de travail possible. Plus nous approchons de cet état de choses, et nous en approchons cela nous est démontré par les craquements qui se produisent partout en ce moment, en Amérique comme en Europe, plus nous trouverons notre liberté individuelle sauvegardée. Parce que plus court que sera le temps que l'homme emploiera par jour pour travailler (travail libéral ou manuel), c'est-à-dire pour produire les différentes choses nécessaires à la vie et au bien-être, plus grand sera le temps où il pourra jouir de ces mêmes produits. Il est certain que la consommation des produits — bien entendu qu'elle sera illimitée — laissera aux caprices individuels la plus grande latitude et permettra de trouver un accord entre la jouissance la

plus élevée ou raffinée et la volonté personnelle avec les besoins naturels de l'homme.

Il faudrait donc un système qui permettrait aux hommes de faciliter la fabrication des objets de consommation. Ce système, compagnons, c'est la production des marchandises en commun, en réunissant les forces ouvrières et les moyens de fabrication, c'est-à-dire la production communiste. En ce qui concerne la question technique de cette production, il y a longtemps qu'il n'y a plus moyen de douter de cette supposition, car la production actuelle nous prouve tous les jours davantage qu'au même degré que le système de production se perfectionne, on fabrique en moins de temps et avec moins de main-d'œuvre plus de produits. Et c'est seulement parce que l'on ne diminue pas les heures de travail en même temps que l'on perfectionne le système de production, et que sous ce régime de capital privé que nous subissons actuellement une poignée de parasites réduit aux classes laborieuses le droit de consommation jusqu'au minimum, c'est-à-dire juste assez pour qu'elles puissent travailler et ne pas mourir de faim, que la misère va en grandissant en même temps que les magasins se remplissent des produits fabriqués.

Les travailleurs souffrent de la faim parce qu'il y a abondance de vivres; il est prouvé par les statistiques que l'espèce humaine entière pourrait vivre quelques années avec les produits emmagasinés sans que le sol ne produise même un grain.

Les travailleurs gèlent de froid parce qu'il y a trop de chauffage; les dépôts de charbon, les bois et les compositions chimiques donneront du chauffage à l'univers pour des siècles.

Les travailleurs marchent déguenillés parce que les magasins abondent de vêtements et de chaussures qui se trouvent amoncelés dans les magasins d'habillement militaires du monde entier, ainsi que dans les magasins civils et qui pourront facilement servir à habiller plusieurs générations.

Les travailleurs logent dans des bouges ou couchent à la belle étoile parce qu'il y a de trop beaux appartements. Ne voyons-nous pas partout les ouvriers chassés des villes et forcés de se retirer dans les faubourgs et hors les villes même, à cause du manque de logements soi-disant ouvriers; de voir bâtir des casernes d'ouvriers hors des villes, de vrais bouges; et en ville des hôtels en masse qui sont vides, des appartements luxueux à louer, des palais où une cinquantaine de ménages pourront facilement se loger. Ce n'est pas assez que les travailleurs aient été forcés de se retirer des villes, mais en même temps ils sont obligés de faire 3 à 4 fois par jour un trajet de plusieurs kilomètres pour aller fabriquer tous ces objets dont eux-mêmes ne peuvent profiter, et pour gagner à traîner cette misérable vie de prolétaire, d'être forcés de manger dans les fabriques, où une odeur puante règne, par cette raison qu'il y a trop loin pour pouvoir aller manger chez eux.

Ah! travailleurs, n'avez-vous donc plus de sang dans les veines, quand vous voyez ces brutes sauvages, ces maîtres de fabriques et d'usines, ces fils de bourgeois et de patrons, qui prennent vos femmes et vos filles, et vos sœurs et vos fiancées pour assouvir leurs désirs brutaux, et que malheureusement c'est le morceau de pain qu'elles gagnent dans ces bagnes bourgeois qui est souvent la cause de leur laisser-aller. Ah! que les Jacques en France reviennent donc un petit peu pour fêter leurs rouges Pacques, et qu'une nouvelle guerre des paysans (*Bauernkrieg*) éclate donc en Allemagne pour apprendre aux ouvriers indifférents comment on s'y prend pour se débarrasser de cette race maudite de bourgeois, et comme les

braves mineurs de Decazeville l'ont montré il y a de cela une quinzaine de jours.

Cet état de choses absurde nous prouve que le point le plus difficile ne se trouve pas dans le domaine de la production, mais bien dans celui de la consommation. Il n'est plus question aujourd'hui que les objets nécessaires à l'homme ne se fabriquent plus en assez grand nombre ou pas assez vite ; il s'agit seulement de mettre en accord ces moyens inépuisables de fabrication sur le domaine de la production avec les besoins naturels de l'homme, c'est-à-dire en supprimant toutes les barrières qu'empêchent cet ordre de choses de s'accomplir.

Cette manière d'empêcher la consommation repose uniquement sur ces prétendus droits des soi-disantes classes dirigeantes de vouloir imposer et taxer sur les résultats et l'activité du travail des autres (des classes inférieures) d'après leur bon plaisir, c'est-à-dire de ne laisser aux consommateurs qu'une minime partie de leur production pour leurs besoins et d'amasser le reste dans des magasins ou greniers d'abondance afin de servir à des spéculations et à des jeux de bourse, en ne se préoccupant pas du tout s'il y a des producteurs de ces produits qui meurent de faim et gèlent de froid !

C'est ici, compagnons, qu'il faut mettre la varlope en mouvement. Il n'est pas besoin pour cela de proclamer une *halte* dans la production ou de vouloir revenir à des moyens primitifs des organisations productives ; au contraire, on doit, et même il faut, *penser et travailler* à arriver d'agrandir ou d'achever les moyens de production de l'industrie, de l'agriculture, des mines, des moyens de transport, etc. Car plus perfectionnés qu'ils seront, plus rapides les moyens de transport seront un jour, quand l'électricité aura dit son mot, plus productives qu'ils deviennent, comme le prouve assez depuis une vingtaine d'années le mécanisme. Ceci est une vérité *mathématique*, et les générations futures ne voudront pas et ne pourront pas supprimer les avantages qu'un perfectionnement des moyens de production sera forcé de procurer, car le monde marche en avant et ne recule jamais !

Écoutez notre compagnon Elisée Reclus qui s'exprime sur cette question ainsi :

« Le monde n'a point à marcher en arrière. La culture du sol se transforme graduellement en un travail industriel, comme l'exploitation des mines et la mise en œuvre des matières premières ; comme toute autre industrie elle se débarrasse peu à peu des vieilles routines et remplace sa méthode de hasard par des procédés scientifiques ; enfin, comme la mine de houille ou la filature de coton, elle est obligée de simplifier la besogne par la division du travail ; la terre devient chaque jour davantage comme une grande usine de production agricole dont chaque partie est un rouage spécial, où chaque travailleur a son rôle tracé d'avance. « L'association agricole est une impossibilité », disent les économistes ; c'est précisément le contraire qui est vrai ; le travail isolé du cultivateur devient de plus en plus ruineux, le groupement des travailleurs est de plus en plus indispensable ; mais le tout est de savoir s'ils doivent s'agréger comme une chourme sous le bâton d'un maître, ou s'ils doivent travailler à l'œuvre commune en libres associés. »

De quoi il s'agit, c'est uniquement l'exploitation égalitaire des produits, que la production des marchandises nous présente par le travail le mieux organisé en masse, en un mot par le *travail de tout le monde* !

Ceci peut arriver et arrivera infailliblement le jour où les abeilles ouvrières auront détruit les bourdons ! c'est-à-dire quand on aura anéanti la race des exploités et des affamés, en un mot : la bourgeoisie.

Un nouveau et libre système de travail et de jouissance peut parfaitement être établi, sans que l'organisation productive aura besoin d'être dissoute ou divisée, mais aussi sans que sur ces milliers d'associations productives libres se dresse de nouveau une ARCHIE, c'est-à-dire une autorité. L'ANARCHIE (le non-pouvoir), n'est pas — comme nos détracteurs le crient à tous les vents — l'ennemie de toute organisation harmonieuse et utile, mais l'ennemie acharnée de toute organisation tyrannique et autoritaire, qu'elle s'appelle bourgeoisie ou ouvrière.

Comme l'homme et la femme constituent scientifiquement une famille, en ce sens que leur commun travail est nécessaire à la reproduction (c'est là une question d'affectivité matérielle, en dehors de tout sentiment d'affection mutuelle et durable, non que je m'élève contre pareil sentiment ; mais je n'en ai nullement besoin dans la démonstration),

les travailleurs formeront des associations pour produire les choses nécessaires à la vie et au bien-être. C'est le groupement nécessaire à la reproduction de l'espèce qui constitue l'espèce elle-même. Car si l'homme et la femme, en se nourrissant individuellement, conservent l'individu, c'est par leur accouplement seul qu'ils conservent l'humanité ; de même le travail en commun des ouvriers.

(A suivre).

La vérité sur le compagnon Julius LIESKE

Nos lecteurs se rappellent peut-être que le « Cri du peuple » a publié, il y a quelque temps, à grand renfort de grosse caisse et d'images, une lettre de Lieske à son frère, affirmant que jamais il n'avait appartenu au parti anarchiste. Voici, sur Julius Lieske, des détails authentiques que nous sommes heureux de mettre sous les yeux des compagnons anarchistes, pour réfuter les récits mensongers qui ont été publiés sur notre regretté compagnon :

« C'est pendant l'été de 1884 que nous vîmes arriver dans notre groupe un jeune homme muni de lettres de recommandation d'un de nos meilleurs compagnons. Ce jeune homme était Julius Lieske. Je l'examinai attentivement et fus satisfait de mes observations. Au groupe, dont il ne manquait jamais une séance, il se montrait gai et ami de la plaisanterie ; il me sembla un jeune homme aimant le plaisir malgré sa position plus que modeste d'ouvrier cordonnier. »

« Ce n'est que lorsque la discussion soulevait les graves questions de la tyrannie du capital et de la souffrance du peuple, que j'étais Lieske grave et recueilli.

« Ainsi se passèrent des semaines et des mois ; souvent j'avais l'occasion de me trouver seul avec lui et de lui parler pendant une heure loin des curieux et des importuns.

« Son passé comme celui de la plupart des prolétaires, était malheureux. Issu de parents pauvres, il connaissait la misère depuis son enfance ; à l'âge de quatorze ans, il apprit le métier de cordonnier.

« Son apprentissage fini, il voyagea (comme c'est l'habitude des Allemands) à travers l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, la France, la Belgique, etc. Naturellement, pendant ces voyages il eut l'occasion d'entrer en relations avec des révolutionnaires, c'est de cette manière qu'il apprit à connaître les idées anarchistes.

« Tout jeune qu'il fût dans le mouvement, je fus étonné des progrès qu'il faisait dans la théorie et des moyens énergiques qu'il préconisait pour combattre nos ennemis. Il n'était pas orateur, mais il savait parfaitement en quelques paroles claires et précises, amener ses compagnons à l'écouter. Son travail d'agitation était inépuisable et il se trouvait toujours prêt quand il s'agissait de la « propagande par le fait ». Lieske portait

toujours sur lui du « poison révolutionnaire » et jamais je n'ai entendu dire qu'il se soit plaint des « travaux » dont on l'avait chargé, ni même seulement qu'il en ait parlé.

« Un soir, je le rencontre au jardin botanique de ... ; nous descendîmes tranquillement la rue du ... pour respirer l'air frais. C'était le lendemain de l'assassinat légal de notre regretté compagnon Antoine Kammerer. Je savais parfaitement que Lieske était encore nouveau dans le mouvement, malgré cela je lui exprimai mon cœur. Les regrets que je lui exprimai le laissèrent visiblement froid et il ne me répondit presque pas. Cependant tout à coup sa physionomie s'éclaira et prit le calme qui suit les grandes résolutions. Enfin il me dit dans son rude langage : « On m'a traité comme un chien dans ma jeunesse ; j'étais forcé de vivre comme un cochon et maintenant je vois qu'on nous traite comme des bêtes sauvages — et pourtant nous ne voulons que notre liberté et le droit de vivre comme des hommes. Il est temps que nous nous réunissions. »

« Une autre fois, nous nous retrouvâmes à la séance du groupe, laquelle avait lieu, comme d'ordinaire, dans un logement privé. A défaut de chaises, quelques compagnons s'assirent sur le plancher, sur des malles, etc. ; moi-même je m'assis sur le lit. Lieske vint se placer à côté de moi en me disant : « Laisse moi aussi me reposer un peu ; qui sait si je passerai encore quelques soirées comme celle-ci ! » Je vis de suite les idées qui germaient dans la tête de Lieske.

« L'été se passa. Vers le mois de novembre, si je ne me trompe, il quitta ... pour se rendre à ... On attendait dans cette ville la mise en liberté d'un mouchard ; cet être abject eut pourtant la chance d'échapper au poignard justicier de nos compagnons. Peu de temps après, deux jours je crois, Lieske quittait cette ville pour se rendre en Allemagne.

« A son départ, il était muni d'un poignard, médiocrement ciselé, il est vrai, mais par contre admirablement affilé, un vieux revolver, un paquet de munitions et environ cinquante francs en argent. Quelque froides qu'aient pu être à Francfort les nuits où il épiait les habitudes du misérable Rumpff, il ne s'en préparait pas moins fermement et de sang-froid à l'œuvre de justice qu'avec la même fermeté et le même sang-froid il devait accomplir.

« Que chaque compagnon s'inspire de l'exemple de notre regretté compagnon Lieske ! Agissons et soyons prêts à mourir comme lui, alors tombera bientôt la tyrannie. Faisons notre possible pour le venger ; car cette pensée c'était le dernier vœu de Julius Lieske. En avant, à l'action ! »

Avis

Nous informons nos lecteurs que nous éditerons un numéro spécial pour l'anniversaire du 18 Mars. Ce numéro, illustré d'une splendide gravure, sera vendu 10 centimes. Nous prions tous nos dépositaires de nous faire savoir le nombre approximatif des numéros qui leur seront nécessaires en cette occasion.

La Trique Verviétoise.

MAISON BETTONVILLE-PIRET.

Dans notre premier article, nous avons donné un aperçu de la manière dont les salaires se trouvent abaissés. Ajoutez à cela les chômages fréquents principalement pour les tisserands à la main et vous ferez facilement une idée du bien-être dans lequel se trouvent ces derniers.

Depuis l'installation des métiers-mécaniques dans cette fabrique les tisserands à la main (qui pourtant ont fait la fortune des Bettonville, père et fils) ne reçoivent comme travail, que ce que les métiers ne peuvent faire.

En fait que d'amendes, ce sont les tisserands mécaniques, les ourdisseurs et les nopeuses qui sont le point de mire. Les tisserands payent des amendes pour tares et lignes dans leurs pièces. Les lignes, ils ne les voient pas quant ils repassent leurs pièces, c'est seulement quand le drap est apprêté. Ce n'est pas de leurs fautes, mais ils payent quand même. Les ourdisseurs payent des amendes pour diverses petites fautes que le tisserand répare et dont il n'est pas indemnisé de la perte de temps que cela lui occasionne. Mais cette manière de rogner les salaires (manière que nous laissons le soin à nos lecteurs d'y donner eux-mêmes la qualification) prend des proportions par trop

grandes; ce sont les amendes que ces *vautours* appliquent aux nopeuses. Ces exploiters profitent de la position dans laquelle l'organisation de notre belle société les a relégués pour les exploiter à leur guise. La société ayant fait la femme l'esclave de l'homme, nous, anarchistes, qui voulons la Liberté, l'Égalité et la Justice pour tous et pour toutes, nous nous faisons donc un devoir de soutenir et de défendre l'existence de la compagne qui nous aide à supporter les privations que nous devons endurer dans cette enfer social.

Les nopeuses travaillent de deux à deux et sont à leurs pièces. Elles gagnent de 10 à 12 francs par semaine, mais le samedi quand elles vont chercher leurs bons, elles reçoivent également un deuxième bon sur lequel sont marquées les amendes dont le montant varie de 2 à 6 francs par semaine. Si nous partageons la différence des deux bons, après déduction faites des amendes, il leur revient en moyenne 8 francs par semaine. Ces ouvrières ont remarqué maintes fois que les semaines qu'elles travaillaient après journée et même passaient une nuit, elles ne recevaient pas beaucoup plus pour cela, car les amendes sont toujours en proportion de ce qu'elles ont gagné. Notons qu'on ne leurs montre jamais la faute pour laquelle elles sont mises à l'amende, ce qui veut dire que la faute n'existe pas, et autre détail encore, c'est que dans aucune autre fabrique, ce système n'est employé.

Un ouvrier un jour en discussion avec ces exploiters au sujet d'une amende qu'on lui avait appliqué leur fit ressortir que l'amende était toujours plus forte que le préjudice causé et que presque toujours l'ouvrier n'en pouvait rien. Et puis, quand une pièce était très belle, ce qui leur permettait de la vendre plus cher, ils se gardaient bien d'en faire bénéficier les ouvriers.

Sur ce répondaient ces Messieurs, qu'ils mettaient les ouvriers à l'amende pour bien faire leur travail. A cet argument nous opposerons celui

d'un individu arrêté pour vol auquel le juge adressa cette question :

Pourquoi avez-vous volé?...

C'est pour augmenter le nombre des voleurs et diminuer celui des volés.

L'argument valait bien celui des Bettonville, mais néanmoins il fut condamné comme voleur.

Nous laisserons ces exploiters pour ce qu'ils sont, au grand jour de la liquidation sociale, nous saurons les retrouver pour leurs faire rendre gorge de ce qu'ils se sont appropriés à notre détriment.

Dans notre prochain numéro nous continuerons par les gardes-chiourmes Pauluis, Bonhomme, Rademackers, etc., etc.

Quand nous aurons fini avec le bague Bettonville, nous prendrons celui de Gauty et Domken.

Correspondances

Villefranche, 26 janvier 1886.

Compagnons de la *Guerre Sociale*,

Je vous prie d'insérer la protestation suivante dans votre journal :

Un de nos amis vient d'être victime de la lâcheté autant que de la platitude d'un garde-chiourme du bague Berthier frères, qui a pour nom : Nicolas Monnery. Cet homme a deux faces ne peut et ne veut être l'ami que de ceux qui ont pour habitude de lui payer à boire et de s'aplatir devant lui. Mais malheur à ceux dont le caractère ne leur permet pas de se soumettre à toutes ces exigences, car ces derniers ne sont pas des mieux vus par ce garde-chiourme qui envoie ceux-ci aux plus mauvais travaux.

Mais il arrive parfois que ceux-ci se plaignent à bon droit de ces injustices.

C'est ce qui vient d'arriver à notre ami. Cela lui a coûté cher, car immédiatement le garde-chiourme lui a répété son refrain favori : « Si vous n'êtes pas content, venez avec moi au bureau. » Et là, devant le patron, chacun a expliqué ses

griefs; il aurait fallu entendre tout les mensonges qu'il débitait devant son maître, finissant par ces paroles : « il ne veut pas faire ce que je lui commande, ou, s'il le fait, c'est en murmurant. » Lorsque le patron eut entendu notre camarade et qu'il eut vu la contradiction qui existait entre cette plainte et cette réclamation, il a donné raison à l'ouvrier en lui disant : « Allez reprendre votre travail, je sais bien que mon contre-maître commet des injustices, mais je ne les vois pas, je ne connais que ses rapports.

Enfin, notre camarade reprend de nouveau son travail; mais le garde-chiourme Monnery, furieux de le voir revenir, lui dit : « Il faut que vous partiez ou que je parte. » Finalement le droit resta au garde-chiourme et notre ami fut obligé de partir.

Mais retenons les paroles répétées pour la centième fois par Monnery, paroles qu'il a dites au patron : « Si l'ouvrier ne part pas, je partirai.

Mais ou irais-tu, Monnery, tu sais bien que tu ne peux que servir de plat valet à ton maître et que si tu le quittais, tu crèverais de faim.

Continue ton infâme métier, nous avons l'œil sur toi et toute ta bande de parasites et nous saurons en faire justice au jour qui, nous l'espérons, n'est pas éloigné.

Vive la Révolution sociale.

Vive l'Anarchie.

Nous recevons la lettre suivante :

Citoyens rédacteurs,

Depuis vos meetings de Verviers et voyant avec quelle énergie vous défendez la classe ouvrière par vos paroles et vos écrits; moi et beaucoup de mes compagnons reconnaissant la fausse route que nous faisons en défendant les principes du 4^e état, car ce

n'est pas, comme vous l'avez dit, avec des pailliatifs tels que la coopération et le suffrage universel que nous revendiquerons nos droits; mais, ce qui est plus fort, que nous servirions de marchepied à une bande d'intriguants et d'ambitieux.

Je me suis enrôlé hardiment sous la bannière anarchique et je viens par la présente faire mes premières armes en vous faisant connaître les servitudes et les bassesses d'un garde-chiourme que vous avez complètement négligé dans le deuxième article de la maison Alphonse Drèze. Cet homme qui répond au nom de Pierre Counet ne sait quel truc imaginer pour pouvoir attraper un de ses tisserands en possession de *Ni Dieu, ni Maître*. Pendant que les ouvriers retournent pour dîner, il passe en revue toutes les caissettes de la fabrique. Au soir, quant on a allumé, il se cache derrière les métiers vides pour voir et entendre tout ce que les tisserands font et disent.

Aussi est-ce avec rage qu'il apostrophe les ouvriers qu'il soupçonne en leur disant que tous ceux qui seront reconnus comme tels seront flanqués à la porte, et pour en découvrir se fait-il bien seconder par un sieur Laurent Simon, qui exerce tout ce qu'il y a de plus bas et vil, le métier d'espion.

UN TISSERAND du bague Drèze.

Calais

Les anarchistes de Calais, au prix de grands sacrifices, organisèrent, les 30 janvier et 1^{er} et 2 février, des réunions pour démontrer par l'organe du camarade Tortelier, de Paris, aux yeux des ventrus de la région, les souffrances du peuple et l'étendue de ses revendications.

Celle de Marquise, qui eut lieu le 30, fut le premier succès pour les révolutionnaires de Calais.

Marquise est une petite bourgade de quelques milliers d'habitants où la pieuvre capitaliste enserrée dans ses bras de fer la classe ouvrière; cette ville, quoique de peu d'importance, possède des hauts-fourneaux où jadis 3000 ouvriers travaillaient; mais aujourd'hui, par suite d'ignorance et de rapacité, leur nombre est réduit à 2 ou 300, ce qui s'explique assez facilement, vu le manque de perfectionnement de l'outillage qui permettrait, pour employer une expression d'actualité et qui, en somme est l'exacte image du moment, de soutenir la fameuse *concurrence étrangère*.

Aussi la misère y est-elle grande et profonde; jamais ces martyrs de l'exploitation n'avaient entendu la bonne parole révolutionnaire et cependant ces pauvres ouvriers, réduits à un salaire dérisoire dont le maximum, pour ceux qui travaillent maintenant sur les routes et dans les carrières de pierres, est de un franc vingt-cinq, acclamèrent-ils dès les premiers mots les théories émises et qui, avons-nous besoin de le dire, tendent à inculquer dans les cerveaux des exploités l'idée de secouer le joug en faisant violemment rendre gorge aux voleurs qui les affament et les martyrisent. Les 2000 poitrines qui étaient là jetèrent en pleine salle et aux yeux des bourgeois, des patrons et à la face d'autres *farceurs*, le cri de haine et de vengeance.

La conférence portera assurément de bons fruits.

Une grande distribution de journaux et de brochures fut le complément de la réunion.

La première réunion de Calais eut lieu le 1^{er} février. 1200 personnes étaient là, venues aussi pour écouter également les idées nouvelles, Calais

(St-Pierre), ville jeune et essentiellement industrielle, fut longtemps dans une prospérité relative; les salaires assez élevés dans la partie tulle faisaient une situation relativement heureuse pour la majorité des ouvriers qui, eux, dédaignaient assez alertement les théories d'émancipation; les quelques rares adeptes de l'ère nouvelle furent pendant plusieurs années mis à l'index par cette espèce d'aristocratie ouvrière, nous étions, nous les fervents disciples de la révolution violente, considérés comme des agents de désordre et de corruption, en un mot, comme des fous défendant des utopies irréalisables; nous étions aussi désignés, par nos camarades d'atelier, comme des pestiférés et roués impitoyablement, par ignorance cela se comprend, à une faim sans fin, nous et les nôtres. Mais aujourd'hui la situation n'est plus la même, les salaires sont tombés de moitié sinon plus bas, les hauts fibustiers du commerce et de la finance, les grands voleurs patentés disparaissent en filant à toute vapeur sous des cieus plus cléments à leurs agiotages, emportant la caisse, fermant les ateliers, abandonnant eux-mêmes, les laches, leurs moyens de production à la centralisation qui est l'évolution capitaliste, loi fatale que dicte et qu'exige l'état actuelle de la société.

Par suite de cette transformation subite et aussi par l'effet d'une crise atroce qui dure déjà depuis longtemps, la misère devient-elle de plus en plus intense, les revendications s'affirment-elles en plus grand nombre et de plus en plus précis, il en résulte que le milieu, d'indifférent qu'il était, en est arrivé à être un centre important pour nos idées.

L'on sentait dans tous ces coeurs gronder la révolution, l'on sentait cette soif de justice qu'a le peuple et on lisait parfaitement sur tous les visages amaigris par les privations de toutes sortes que la « vile populace » en a assez d'être opprimée, d'être l'esclave d'une bande de bandits qui sucent, les voraces, le meilleur de notre meilleur, qu'elle n'est plus assez aveugle, assez inconsciente, pour permettre aux parasites de miner la base même de l'existence de l'humanité.

Ah! ah! messires les ventrus, les temps ne sont plus où vous pouviez impunément voler et asservir le peuple trop courbé hélas! sous votre joug. Aujourd'hui l'ouvrier relève fièrement la tête et manifeste clairement l'intention d'en finir avec votre système d'exploitation.

Aujourd'hui le peuple ne croit plus aux dieux divins et aux dieux de l'Etat, il veut, lui, faire ses affaires lui-même; plus de patrons, plus de rois, plus de maîtres, ni d'intermédiaires, à bas le système parlementaire, nouvelle forme de royauté dans les mains de laquelle les naïfs croient pouvoir remettre la défense de leurs intérêts; erreur! notre devise est: *ni Dieu ni Maître* et nous croyons fermement que l'anarchie est l'idéale vers laquelle marche l'humanité.

Tel est succinctement narré le résumé des réunions de Calais des lundi et mardi.

Les réunions furent terminées par de vains appels et contradicteurs qui ne se produisirent point. Les marades chantèrent des chants révolutionnaires.

Le lendemain toute la presse locale depuis l'organe le plus haineux jusqu'au plus gâteux et sur le compte desquels nous en avons gros sur le coeur, publièrent de longs articles où l'idiotisme se montrait à nu. Nous les méprisons et leur pissons au cul. (Au prochain numéro quelques notes).

L'abondance des matières nous oblige de remettre au prochain numéro divers articles et correspondances, entre autres: Les Incendiaires, de Paris; La propagande révolutionnaire, de Verviers; des correspondances de Narbonne, Libourne, Verviers, Nice, etc.

Nous prions nos dépositaires qui auraient des numéros en trop de la GUERRE SOCIALE depuis le n° 1, de bien vouloir nous les renvoyer, étant complètement dépourvu de collections.

L'Aurore

Après Decazeville, Saint-Quentin; après Saint-Quentin, le bassin de Charleroi. Et après? Tous les travailleurs de l'univers. Oui, c'est l'aurore boréale du prolétariat qui brille et qui fait trembler les gouvernements et la bourgeoisie toute entière. Oui, l'heure de la revanche a sonnée et nous criions à nos frères de misère, aux mineurs de Decazeville ainsi qu'aux grévistes de Saint-Quentin et du bassin de Charleroi: En avant, et « watriñez » les obstacles qui entravent votre mouvement; faites vous justice vous même et soyez-en persuadés que nous vous imiterons prochainement. Le toscin sonne, en avant, camarades, à l'œuvre.

Mouvement socialiste révolutionnaire

Decazeville. — La future charogne, qui a nom Petitjean, a voulu escamoter le cadavre d'un des nôtres, le mineur Valézac, asphyxié dans le fond de l'enfer bourgeois. Mais les braves mineurs s'y sont opposés et l'enterrement est devenu, grâce à cette tentative, une véritable manifestation des affamés contre leurs vils oppresseurs. L'orage gronde; faisons des vœux qu'il éclate formidable la-bas et... ailleurs.

Quel contraste avec l'enterrement de l'animal Watrin!

Nouvelles arrestations! les compagnons Puech frères, Juilliard, Pardel et Persée, passeront à la correctionnelle de Villefranche pour avoir porté « atteinte à la liberté du travail ». Du courage, on va bientôt vous délivrer.

Saint-Quentin. — Les grévistes ont élevé une barricade pour pouvoir résister aux troupes. Le commissaire central a été blessé par une pierre. Les grévistes arrêtés ont été condamnés à des peines variant de six jours à deux ans de prison. Pendant le cours des opérations judiciaires, le tribunal a été gardé par les troupes que le gouvernement a envoyées en toute hâte ici. On attend l'arrivée de notre ami Louise Michel pour donner un meeting. Bravo.

Nous lisons dans le « Progrès de Lyon » du 22 janvier :

« Le mouvement causé par la misère à Mantoue (Italie) s'accroît. »

« A Buscaldo, les paysans se sont soulevés aux cris de: Du travail ou du pain! »

« L'autorité a envoyé des gendarmes. »

Cette franchise, de la part d'une feuille gouvernementale, a tout lieu de nous étonner; mais il faut reconnaître que la question sociale ne peut être traitée avec plus d'éloquence et de simplicité.

Londres. — Un meeting organisé par les ouvriers sans travail a eu lieu lundi passé à Trafalgar square. 10,000 ouvriers y assistaient. Un grand nombre de socialistes et de communistes étrangers, réfugiés à Londres, s'étaient groupés au pied des lions et de la colonne de Nelson.

Après plusieurs discours prononcés par des socialistes d'avant-garde, dans lesquels ils ont engagé les ouvriers à se préparer à renverser, par une révolution violente, le système actuel, Burns a déployé le drapeau rouge.

A la fin du meeting, une bataille a eu lieu entre les socialistes et d'autres manifestants; la victoire est restée aux socialistes.

Après le meeting, les socialistes se sont répandus dans le West-End (quartier des aristocrates), criant, réclamant du travail, brisant et pillant tout sur leur passage.

A Oxford street, ils ont brisé les devantures des magasins et se sont emparés des objets exposés aux vitrines.

On a parcouru ainsi Regent's street, Picadilly et autres grandes rues du West-End. Les fenêtres des clubs conservateurs de Pall Mall ont été brisées, les voitures ont été arrêtées et dételées, les passants dévalisés, les dames insultées.

Les socialistes brisaient les vitres des fenêtres de presque chaque magasin, et les objets qu'ils enlevaient aux vitrines: tels que brosses, bouteilles, boîtes, bijoux, bottes, etc., leur servaient à briser les fenêtres des maisons voisines.

Dans Regent's street, on a enlevé dans les boutiques des horlogers un grand nombre de montres et de bijoux.

La nouvelle de ce mouvement révolutionnaire s'est bien vite répandue dans Londres et une véritable panique s'est emparée de la pourriture bourgeoise. Partout, même dans les quartiers les plus éloignés, les boutiques ont été fermées.

Bravo, compagnons! détruisez et watriñez, car le moment est enfin arrivé où il faut agir. Vive l'Anarchie!

Verviers. — Samedi, 6 courant, le cercle l'Étincelle a procédé à la vérification des listes de souscription en faveur de la défense du citoyen de Dodémont avec le concours de tous les collecteurs. Quatre collecteurs pris en dehors des membres du cercle après avoir minutieusement vérifié les listes ont récapitulé la somme de fr. 442.73, produit par 1,107 signatures.

Les listes et le procès-verbal de cette séance sont à la disposition des souscripteurs et des intéressés. S'adresser au siège du cercle l'Étincelle.

Deux-Ponts (Allemagne). — Le compagnon Starke vient d'être condamné à deux ans de travaux forcés pour avoir importé et distribué des brochures anarchistes et le journal *La Freiheit*.

Leipzig. — Le compagnon Scupin, boulanger, vient d'être condamné à la même peine et pour les mêmes motifs.

Belgique. — Les bourgmestres de Praijon et de Baufray font du zèle; ils ont fait arrêter nos vendeurs et ont confisqué notre journal.

Par cette manière d'agir, ces messieurs se sont rendus coupables d'un vol de 30 francs.

Nous prévenons ces dits Messieurs, que nous avons pris nos précautions pour l'avenir, à pouvoir résister par la force à leurs tentatives d'escamotage.

Meetings

Dimanche, 14 février, grands meetings à *Jemeppe* à 3 heures de relevée, et à *Tilcur* à 6 heures.

Ordre du jour :

La misère du peuple et les remèdes à y apporter.

UNION ANARCHISTE BRUXELLOISE

Lundi, 22 février, à 9 heures du soir, conférence publique et contradictoire, au local de l'Union, « A la Vue de l'ancien Palais de Justice », 2a, rue de Ruysbroek.

Ordre du jour :

L'IMPOT SUR LE REVENU

Le cercle des Anarchistes de Liège se réunira tous les samedis à huit heures et demi du soir au local convenu. Pour tout renseignement s'adresser au compagnon J. Butters, rue des Ecoliers, 8, à Liège.

Petite correspondance

M. à Brest. Avons reçu deux abonnements, un pour *Ni Dieu ni Maître* et un pour la *Guerre sociale*. Nous vous servirons ce dernier pendant 6 mois, le premier étant interdit en France.

D. Paris. — F. Levallois-Perret, — C. Armentières, Libourne, Narbonne, Nîmes, Tournus: reçu mandats et timbres. Merci.

B. à Nancy: Reçu mandat. Merci. Lettre suivra de ton ami Fr. Martin. Bonjour au groupe.

Léveillé à Paris. — 20 francs en route pour Paris; faites votre possible pour le reste. Sera remboursé d'ici un mois. A toi ton ami Fr. Martin.

Imp. Eg. Govaerts, rue de l'Étuve.